



François Esperet est né en 1980. Même sur Internet, il est difficile d'en savoir davantage. Juste ceci : que *Larrons* (Editions Le Temps des cerises, 2013) est son premier livre et que sur sa dédicace à l'adresse de Jean-Pierre Siméon, directeur artistique du Printemps des poètes, il dédie son livre à « ces mauvais seigneurs des calvaires et des invectives ».

## La poésie-film de François Esperet

On pense tout de suite à un film, à un polar rude, avec des histoires âpres et tristes de petits caïds en beaux costumes accrochés sur leurs âmes fêlées. Peut-être à *L'Ange ivre*, de Kurosawa. Les "chants" de François Esperet ne sont pas à proprement parler des poèmes (qu'est-ce qu'un poème "à proprement parler" ?) mais à chaque fois toute une histoire qui est aussi, pourtant sans abstraction (juste des plans, des lumières, des gueules cassées, un rythme) une méditation. Ces chants portent à l'écran de la poésie la geste épique et dérisoire des *Larrons* (en lisant on entend tourner la bobine de la projectionneuse), une bande de petites frappes à la lisière du "vivre-ensemble", comme on dit mollement. Une faune héroïque car sans avenir. L'un de ces larrons (Chant I, *L'Épopée des voyous*) s'attable, minable et hautain, et tchatte mieux qu'Arletty :

*deux homards et un magnum de champagne Dom Pérignon  
quel plaisir pour moi mon ami de t'inviter tu vois  
mais je suis simplement tu me connais je ne me présente pas*

Puis il explique sa beauté (les dialogues ou monologues rappellent Prévert, sans ponctuation aucune, pour que le lecteur puisse l'interpréter selon ses propres mythes intérieurs, peut-être avec un accent rude ou rauque, mais empreint d'une noblesse de désespéré – et là on pense à Jean Genet, surtout au *Funambule*) :

*quelle différence entre le bijoutier et moi je suis  
plus talentueux que lui c'est une histoire de don de Dieu  
je travaille à la fois moins mieux et plus vite que lui  
ce qu'il met des années à amasser en quelques instants  
je lui dérobe sans insulte sans violence avec art*

Le film est tourné à Paris. Il descend d'une belle voiture.

*il pilote avec démenche aveuglé de ses ray-ban  
une voiture luxueuse infiniment d'emprunt*

Et la caméra capte, en alexandrins de boulevard, le geste :

*il émerge titubant de majesté douteuse  
jetant négligemment les clés à l'une des ombres*

Attablé, il se rengorge, bête à pleurer, macho, roi du rien mais le roi quand même. Il raconte une histoire de femme (jolie, bien sûr)...

*... même une belle femme avant de devenir  
une clocharde une toxicomane avant de me quitter  
pour une petite frappe un petit maquereau qui la bat*

Puis le mépris énorme, banal, fierté des petits mafieux. La « petite pourriture » est de cette « espèce de racaille », de « merde qui pompe tout ton fric pour sniffer » et croit « que ça peut faire sa loi de ce côté de Paris ce soir-là ».

Présenter *Larrons* est délicat. Il faut penser au Christ en croix. Ne pas trop révéler l'intrigue. Juste ceci : c'est difficile de dire et de faire comprendre que la poésie ce n'est pas toujours joli, que ce n'est pas forcément des beaux et grands mots bien enchâssés, que ce n'est ni pour les écoles ni pour les esthètes, ni pour les savants ni pour les accros de la Vérité profonde. Un magnifique premier livre.

Vincent Rouillon



On trouvera les informations biographiques et bibliographiques des auteurs présentés dans ces pages dans la "Poéthèque" du site du Printemps des Poètes : [www.printempsdespoetes.com](http://www.printempsdespoetes.com)